

# Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

|                      |          |
|----------------------|----------|
| Un an . . . . .      | 6 fr.    |
| Six mois . . . . .   | 3 fr.    |
| Trois mois . . . . . | 1 fr. 50 |

## ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSÉL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à l'Administrateur

## ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

|                      |       |
|----------------------|-------|
| Un an . . . . .      | 8 fr. |
| Six mois . . . . .   | 4 fr. |
| Trois mois . . . . . | 2 fr. |

La Social Lucullus

## En plein Bertillon

Ca, c'est un comble ! Les socialistes est-ce sur l'injonction formulée par la brochure de Hardy et de Naquet ? s'occupent pour la première fois de procréation.

Sans doute, pensez-vous, pour constater après nous et les autres l'extrême abondance de la main-d'œuvre sur les marchés, partant la misère ; misère d'ailleurs intelligemment entretenu par le monde bourgeois et qui durera, quoi qu'en fasse, jusqu'au jour où une nouvelle organisation sociale réglera mieux les rapports du travail, des subsistances et de la population ? Peut-être pensez-vous, en ouïr, qu'ils convergent, en attendant, à la nécessité de limiter les naissances ? Toutes choses conformes, en somme, à leurs principes de lutte de classe, à leurs doctrines d'inspiration humanitaire.

Et bien ! pas du tout. Voici Robert Hertz affirmant, dans un des *Cahiers du socialiste*, que l'intérêt du socialisme est de combattre la dépopulation. Et voici Albert Thomas qui, dans *l'Humanité*, fait chorus de la sorte :

« Les raisons qu'il en donne, pour la plupart, sont fortes : même en laissant de côté le lancingant souci de la défense nationale sous le régime de la paix arrimée, même en régime socialiste, la dépopulation constitue un amoindrissement national ; elle est cause de stagnation économique ; en France, plus particulièrement, elle est à l'origine de notre langueur commerciale et industrielle ; elle tend à déprimer et à engourdir l'activité sociale ». Même quand la classe ouvrière s'imagine diminuer le chômage en préconisant la grève des mères, elle fait un faux calcul :

« Une naissance de moins, c'est un homme de moins à nourrir, à habiller, à chauffer, etc... La diminution de la natalité a donc pour conséquence nécessaire de restreindre le marché intérieur, de priver l'industrie d'une partie de ses débouchés et, par suite, elle tend à intensifier le chômage »

Ainsi, il faut qu'il y ait un continual surcroît de population pour que le commerce et l'industrie *nationaux* prospèrent. Parbleu ! Comment ne prospéreraient-ils pas, avec des millions d'affamés prêts à se vendre pour une bouche de pain et dont le travail jette sur les marchés proches ou lointains une formidable production des plus rémunératrices pour les commerçants et industriels ?

Et remarquons en passant la façon toute nationaliste dont ce problème se pose à eux. Paul Adam eut bien raison de dire qu'ils ne veulent plus entendre parler d'internationalisme effectif. Aussi, la question de la révolution était liée à celle de l'internationalisme, nos braves socialistes n'en souffrent-ils mot, désormais. Votons, réformons, dormons et digérons, on ne sait plus que ces mots boudouillés sur leurs lèvres pâtiesuses.

Pour que le socialisme en arrive à tenir le langage que nous rapportions tout à l'heure, il faut qu'il soit tombé bien bas, en effet. Qui reste-là, si les questions sociales de l'importance de celle de la population se présentent à lui sous le jour le plus purement bourgeois ?

C'est qu'il n'y a pas à dire. Ils voient les choses absolument de la même manière et cela jusque dans les remèdes de rebouteux imaginés contre la surpopulation.

« Il faut, dit Hertz, que la mortalité soit réduite par un développement attentif de l'hygiène publique ; il faut sauver les enfants, surveiller les nourrissons, leur fournir le lait pur, surtout rétribuer la maternité », assurer à la femme en couches le temps de repos et

aussi l'argent nécessaire, organiser la caisse des pensions maternelles ; il faut surtout « dégrevier la famille féconde », lui assurer son habitation salubre, lui assurer l'éducation, l'enseignement de ses enfants, en même temps que le travail régulier du père, sans cesse menacé aujourd'hui par le chômage involontaire. »

Devant un pareil crime, nous sommes assez de l'avoir de l'Agitatore, organisme anarchiste de Bologne, qui dit aujourd'hui :

« Quand la sauvagerie de nos ennemis va jusqu'à là qu'ils se font un système de ces épouvantables répressions ; quand, de notre côté, nous ne trouvons à leur opposer que des meetings, des ordres du jour, des grèves de bras croisés, et que cela est devenu un autre système parmi nous, eh bien ! plutôt que d'insulter à la mort de nos frères par cette comédie de protestation, mieux vaut se taire et fermer les yeux pour ne rien voir ! »

## Appel à la Solidarité internationale

## Pour les Camarades

d'Argentine

Nos amis argentins de la *Protesta*, le quotidien anarchiste de Buenos-Aires, qui a dû, comme nous l'avons rapporté, se réfugier à Montevideo adresse au monde du travail, l'appel suivant :

Aux Fédérations, aux Trades-Unions, aux Bourses du Travail, aux Comités et Ligues de Défense, aux Groupes, aux Syndicats et aux publications libertaires d'Europe :

## Camarades !

Le « Congrès Argentin » — c'est-à-dire la Chambre des députés et le Sénat réunis — vient de promulguer une loi dite « Sociale », par laquelle tous les travailleurs qui aspirent à une amélioration sociale ou économique de leur situation, sont mis hors du « Droit des gens ».

Cette loi, dictée par la peur et votée presque sans discussion en huit heures, place les travailleurs quelque peu conscients dans des conditions pires que celles des sujets du Tsar.

Le droit de grève et le droit de réunion, admis par toutes les législations du monde, sont en fait abolis par la nouvelle loi.

Tous les camarades, étrangers ou non, à quelque doctrine qu'ils appartiennent, perdent du coup leurs droits de citoyens si chèrement conquis.

Ils sont maintenant à la merci d'une police ignorante et féroce qui peut faire condamner, dans les dix jours, à des peines variant entre trois et vingt-six ans de travaux forcés tout homme qui n'a pas un chapelet dans les mains et un baillon sur la bouche.

Ce barbare état de choses, œuvre d'un Congrès réactionnaire, doit cesser immédiatement par la pression que nous vous conjurons d'exercer sur les dirigeants bourgeois de l'Argentine, en décrétant un énergique boycottage de tous les produits provenant ou dirigés sur ce pays et en faisant une active propagande contre l'émigration dans cette partie du continent américain.

## La Protesta.

Cet appel ne restera pas sans écho. A Paris, un comité vient de se former pour combattre l'odieux gouvernement de la République Argentine. La C. G. T., l'Union des Syndicats, le Comité de Défense sociale, le Parti socialiste, tous les journaux libertaires, etc., se sont unis dans un bel état de solidarité internationale.

Nous tiendrons, bien entendu, les lecteurs au courant.

« Pour cette nécessaire campagne qu'il va falloir mener de front avec la campagne contre tous les Biribis, tous debout, camarades !

A bas la réaction argentine !

## Sur la route de Douéra

(Fin)

Le chaouch se mit à rire :

« — Croyez-vous qu'on leur laisse leurs trente sous ? Eh bien ! et le pénitencier ! Le pénitencier garde 25 sous pour lui et il leur permet de disposer de 5 sous pour améliorer leur ordinaire. Je dis disposer, car ils n'ont jamais un sou entre leurs mains et ça n'est pas la moindre corvée du métier de sergent de la Justice Militaire que de tenir le compte des dépenses des pègres !

« C'est par 1 sou d'huile, 2 sous de salade, 1 sou de pain, 1 sou de vinai-

gr, qu'ils dépensent leur argent.

« Les disputes pour vol sont terribles et leur rancune est tenace.

« Tenez, il y a un mois, il y eut des batailles sanglantes au sujet d'un vol de 10 paquets de tabac qui appartenait aux fortes têtes et que quelques détenus, soupçonnés d'être des mouchards, avaient dérobés et cachés sous le tas de bois du cuisinier. Nous

avons feint d'ignorer l'affaire ; mais les détenus lésés ont fait une enquête et découvert les coupables.

« Nous avons essayé de dérober ceux

ci à la colère des volés, mais quelle que fut la chambrière où nous mettions, le mot d'ordre était donné, et ils recevaient des raclées formida-

bles.

« Pourtant, les scènes de ce genre

sont rares et les disputes les plus fré-

quentes éclatent entre les mouchards

et les autres. »

— Je vous entends toujours parler de mouchards ; il y en a donc beaucoup à Biribi ?

Il y a ceux qui veulent se mettre

bien avec nous, espérant une amélioration de leur sort, et de fait on leur

donne quelques fois des restes de la

bac. Ils nous disent ce qui se passe

parmi les détenus et nous tiennent au

courant des plans d'évasion ou de ré-

volte. Ils allègent notre tâche, car sans

eux il faudrait un personnel plus

nombreux, et ainsi ils rendent service

à la société.

— Mais les autres les connaissent vite

et nous sommes obligés de rassem-

bler toutes les bourriques dans une

chambrière et de les mettre près de la

salle de garde. Les mouches ont peur

d'être égorgées pendant la nuit !

« Pour nous, on s'en sert, mais ils

nous dégoûtent un peu ! »

Répugnant même aux chaouchs ! Si ces lignes tombent sous les yeux d'un mouchard, qu'il juge de son abaisse-

ment !

Il passa à une autre idée :

« Les tatouages sont aussi utiles que

les mouchards pour la défense de la

société. Toute la journée, allongés

dans la cour, les détenus se font des

tatouages compliqués avec une aiguille

et de l'encre de Chine. Ils se

dessinent d'abord le collier, qui couvre

la poitrine, puis les inscriptions

qui résument leur vie. « Victime de

l'armée ! » « Mort aux vaches galonées ! » « A bas la République ! »

Aussi, avec de semblables marques,

peut-on les reconnaître rapidement

quand ils se sont évadés.

« Quand ils se présentent comme tra-

vailleurs libres dans les fermes, les

fermiers regardent toute de suite les

poignets et la poitrine et les échappés

du bagne sont vite démasqués. »

La conversation s'étendit ensuite sur

les évasions : il me donna la version

chaouch de l'évasion de Serre dans la

chapelle du pénitencier. Puis il me parla

des mutilations volontaires et des maladies graves que ces malheureux

provoquent eux-mêmes pour échapper

à la lente torture du bagne.

Déjà, on arrivait à Douéra. Il y avait

des enfants dans les rues, et près des

portes des femmes en corsage clair. Je

ne pouvais croire qu'il y eut si près

de malheureux jeunes gens enfermés dans un bagne.



## QUEL ENTHOUSIASME !

Les élections cantonales laissent on ne peut plus froid le « peuple souverain ». Dans une commune, il y a même eu complète grève d'électeurs ; c'est celle de Vert, dans le canton de Mantes. Elle comprend 92 citoyens jouissant du droit de vote et pas un d'eux ne s'est présenté dimanche à la mairie. Seul, le pauvre maire est resté toute la journée devant son urne. Qu'ont-ils pu se dire ?

Ailleurs, les votants représentent à peine la moitié des inscrits. Ainsi, dans le canton de Montmorency, sur 13.035 électeurs, 6.383 seulement ont voté et dans le canton du Raincy il n'y eut que 4.472 votants sur 10.539 inscrits.

## DEUX FOIS MORT

Ce serait arrivé à un aviateur, s'il fallait en croire la Patrie :

« L'Allemand Lilienthal, en 1891 et en 1896, paya de sa vie les glissements qu'il obtint avec un aéroplane sans moteur. »

Pass la peine d'être de farouches patriotes pour écrire aussi mal le français.

Mais au tournant, je vis l'horrible bâtie. De petits murs avec contreforts irréprochablement blanchis à la chaux, sauf un cordon noir qui entourait la base. Murs aveugles et blêmes qui se cachent derrière quelques arbres rabougris qu'une administration hypocrite a fait planter ; aux quatre coins de la prison, la guérir peinturlurée en bleu-blanc-rouge qui abrite la brute indigène, luisante de graisse et pétante de santé, véritable fils de notre République.

Le thaouch sauta à terre et me quitta pour aller reprendre son service. Je restais longtemps à contempler la prison.

« Rousset est là, me disais-je là, à quelques mètres de moi, et je ne puis rien pour lui ! »

La nuit tombait. Les yeux des sentinelles brillaient d'une lueur mauvaise quand je passai près d'elles et, devant le bâtiment Carré qui contenait tant de victimes de l'ordre social, la gorge étreinte par le sentiment de mon impuissance, je me jurai de faire tout ce qui dépendrait de moi pour détruire Biribi !

Grandjouan.

ter en Afrique, je dis que nous aurons fait faillite.

Apaches ou fils de famille ! Hélas ! qu'il faut peu de chose dans notre belle société, pour faire d'un enfant, au lieu d'un « honnête garçon », un « apache ». Peut-être faut-il tout simplement être né dans une bonne famille où on mange tous les jours, ou tout bonnement être aimé et éduqué !

C'est justement pour que tous les enfants des hommes reçoivent le bien-être et l'éducation que nous nous sommes insurgés contre la Loi.

Grandjouan.

## Repouli, Repoulons

Voilà que Tom fredonne cette scie dans les milieux socialistes. Dans l'Humanité du 22 août, Albert Thomas commente en termes enthousiastes une brochure qui vient de paraître et qui est intitulée : « Socialisme et dépopulation ».

Hertz qui est un bon réformiste, pense que le « bien-être doit s'accroître. »

Hé ! mais il me semble que ce qui s'accroît surtout, c'est la cherté des vivres, c'est la difficulté de boucler le maigre budget des ménages ouvriers. Le moment est mal venu vraiment de nous parler de « mieux-être », quand le prix des denrées augmente, quand les propriétaires louent 600 francs par an des logements de quelques mètres carrés, où l'on s'entasse comme l'on peut !

Mais Hertz, lui, tout à la douceur de son rêve réformiste, espère de bonnes petites choses, qui viendront, n'en doutez point, un jour ou l'autre, quand nous aurons une majorité socialiste au Parlement. D'ici là...

\*\*

Je lisais, il y a quelque temps, la lamentable histoire de cette jeune femme qui se fit admettre à la Maternité de l'hôpital Saint-Louis et qui confia un bébé de onze mois à l'Assistance publique pendant qu'elle faisait ses couches.

Quand elle sortit de l'hôpital, elle vint réclamer son bébé à la crèche où l'avait placé, et vous entendez bien ?

On présente des bébés à la pauvre femme. « C'est-il celui-ci, c'est-il celui-là ? » disait la directrice de la crèche. Ce n'était ni l'un ni l'autre. Finalement, on apprit que le bébé était mort et qu'on l'avait enterré sous un autre nom. On s'était trompé, voilà tout.

Voilà une histoire vécue que l'on pourrait dédier à tous les Berthillon de France, ainsi qu'à l'auteur de « Socialisme et dépopulation » ; elle est édifiante au possible. Voilà l'administration, le fonctionnarisme à l'œuvre. C'est joli.

J'ai vu, au Salon des « Indépendants » — je ne me souviens plus quelle année, — une grande toile représentant un couple qui se détachait sur un lointain d'usines, de hautes cheminées. Le jeune homme et la jeune fille qui semblaient venir des usines de là-bas, se tenaient étroitement encadrés, et dans la douceur du crépuscule, ce groupe était d'une poésie intense.

Cette toile avait produit sur moi une grande impression. J'y pensai longtemps, et je pensais aussi à une autre scène qu'on aurait pu intituler : « Dix ans après ».

Dans un pauvre intérieur, parmi des meubles branlants et des ustensiles de ménage, on aurait vu les amoureux de jadis, la femme fiancée, étirée déjà, par les durs travaux du ménage et les grossesses successives ; l'homme rentre de l'usine, il est éreinté, il compte l'argent de sa paye et il calcule que lorsqu'on aura payé le terme, le boulanger et acheté les quelques nippes nécessaires, il restera tout juste de quoi acheter la maigre pitance de tous les jours. Quelle existence !

Il fit des enfants, trop d'enfants. Que voulez-vous, c'est le seul plaisir des pauvres, celui qui ne coûte rien. Quand on revient éreinté de l'atelier, on oublie dans une étreinte la sécheresse de la vie ; mais des enfants naissent de ces étreintes, et c'est très vite la misère, les privations de toutes sortes, la mort du rêve. A présent, il ne vivent plus que pour élever les moins nantis, acheter du pain et des vêtements. C'est gai.

Et de bons théoriciens viennent nous dire, au nom d'un idéal supérieur, qu'il faut faire des enfants. Allons donc ! Pour conserver un peu d'idéal, de poésie, pour que le rêve des amoureux ne meure pas si vite, pour avoir le temps de penser, d'agir, pour ne point dévier des êtres-machines qui n'ont plus que le temps de travailler beaucoup pour nourrir leur nombreuse famille, il importe au contraire de dire aux amants, aux jeunes époux, qu'il est des accommodements avec l'amour et que l'on ne doit procréer que volontairement, quand on peut nourrir sans dommage les enfants que l'on attend.

Cela vaut mieux que d'attendre le dégravement des familles fécondes, la caisse des pensions maternelles, et de confier ses enfants à l'Assistance publique, qui les égare et les enterre sous un autre nom.

Eugène Péronnet.

des années, et c'est justement pourquoi je juge indispensable une entente entre anarchistes.

Et ceci pour plusieurs raisons.

Premièrement, c'est que, — je le sais par expérience, — il vous faudra, dès le début, vaincre votre répugnance. Nous sommes habitués à nos réunions calmes, où l'on discute posément.

La première chose qu'on aperçoit en entrant dans une réunion syndicale, c'est une bande d'agités, discutant dans le bruit, s'injuriant, s'inventant à qui mieux mieux, et, qui plus est, discutant sur des choses qui sont très éloignées de vos conceptions.

Si l'on n'écoute que son tempérament, ce ne serait certainement pas long, et l'on s'en irait vite en faisant claquer la porte.

Et après ? Après, nous continuerais d'être écrasés par l'Etat bourgeois, en attendant que nous le soyons par l'Etat syndicaliste.

Mais ce n'est pas ainsi que nous devons agir. Allons à toutes les réunions, que ce soient des réunions de conseils ou des assemblées générales. Aux réunions de conseils nous n'aurons, comme simples syndiqués, que voix consultatives. Peu importe. Laissez discuter les inévitables petites questions de personnes, laissez faire la petite poéte, observez, étudiez le milieu dans lequel vous vous trouvez. Cherchez à connaître s'il ne se trouve pas dans le nombre des camarades ayant à peu près les mêmes idées que vous. Il y en a sûrement, mais ils sont comme vous, noyés dans la masse, et n'osent agir, croyant l'effort inutile. En profitant de la moindre occasion pour élargir le débat, vous apprendrez à les connaître ; ils se manifesteront, et vous voilà un petit noyau, vous comprenant, vous soutenant.

Et de bons théoriciens viennent nous dire, au nom d'un idéal supérieur. Ce n'est pas très difficile. La plupart du temps il est même fort malaisé de trouver des hommes de bonne volonté pour en faire partie. Alors, on prend au petit bonheur et la plupart du temps le conseil se trouve composé de gens n'ayant aucune expérience, ni rien étudié. Et cependant ce seront ces camarades-là qui seront appelés de par leurs fonctions à donner une impulsion au syndicat. Il est facile à prévoir dès ce moment quelle sera la marche du syndicat. La grande majorité des membres du conseil, quand ce ne sera pas tous les membres, n'ayant pas des conceptions plus avancées que celle d'une augmentation de salaires, on revendiquera pour des salaires plus élevés. On tournera éternellement dans le même cercle sans essayer d'en sortir.

Si, au contraire, vous avez pu entrer en nombre au conseil syndical, alors tous les espoirs vous seront permis. Par l'influence que vous aurez acquise à cause de votre esprit plus large, il vous sera possible de parler aux syndiqués, qui ne vous auraient peut-être pas écoutés auparavant.

Vous pourrez vous faire allouer pour la propagande des sommes considérables.

Je connais des syndicats qui possèdent des centaines de mille francs. Ils sont placés au Crédit Lyonnais ou dans d'autres banques. Quand on pense à la besogne que l'on pourrait faire avec de pareilles sommes et que tout reste en l'état actuel, parce que nous manquons d'énergie pour nous atteler à la besogne, on se demande véritablement à quoi nous espérons arriver avec les quelques gros sous que nous prélevons péniblement sur ce qui ne représente même pas ce que j'avais fait.

Hélas oui, la foule est toujours aussi moutonnière, aussi stupide, à chaque instant elle se substitue aux policiers.

Bien plus, combien de fois a-t-on pu voir que ce sont les policiers eux-mêmes qui durent protéger celui qu'ils arrêtent contre la fureur de la foule qui voulait le lyncher.

Plus abrutie que les policiers : voilà la foule.

Et notez bien que les plus féroces parmi les lyncheurs ne savent même pas pourquoi ils frappent. Ils frappent parce qu'ils ont vu d'autres brutes comme eux frapper, ils ont cru qu'il y avait à cela un motif.

Dernièrement, ils crevèrent les yeux d'un pauvre diable qu'ils avaient pris pour un satyre !

Ceux-là sont d'autant plus lâches qu'ils trappent un individu réduit à l'impuissance et qu'ils sont à vingt et davantage contre un.

Mais allez leur dire cela, ils ne vous entendront pas : quand la bête humaine est déchaînée, il n'y a rien à faire.

Le premier venu peut vous faire écorcher vif dans la rue en criant : « arrêtez-le ! »

Il faut que cela cesse.

Comment ?

D'abord en faisant comprendre à tous, chaque fois que l'occasion se présente, que les fils sont des invités avec lesquels il ne faut avoir aucun contact, que leur besogne est répugnante, qu'ils sont déjà trop nombreux pour la faire et que les policiers amateurs sont encore plus méprisables que les autres.

Ensuite, que celui qui voit sa vie et sa liberté menacées doit se défendre par tous les moyens en son pouvoir, quels que soient ses agresseurs.

Si sur la foule le raisonnement est impuissant, la peur du justicier ne peut qu'être salutaire.

Bricheteau.

## Projet de vétérinaire

Que la foule est bête ! Mais les plus bêtes parmi la foule, ce sont encore les journalistes qui, habitués à suivre les courants populaires pour les exploiter, finissent par jouer les imbéciles au naturel.

Si, par exemple, nous traversons une archibanaise série de crimes comme on en vit en tout temps, en tout lieu, voilà la foule en émoi.

— C'est-y Dieu possible !... — Ma pauvre dame, qu'allons-nous devenir... — Les criminels, voyez-vous, il faudrait les guillotiner tous. — C'est pas assez : il faut les torturer, que je vous dis. — Vous avez bien raison ; moi, voyez-vous, je les prendrais comme ça, et puis comme ça.

Et les Gérault-Richard font chorus. Puis viennent, sur le pas de leur porte, les Viaud-Bruand, ce vétérinaire de Poitiers, qui glapit le cri poussé naguère contre les satyres : Qu'on les châtre !

Le triste, c'est qu'on voit un homme comme le professeur Richet céder à ces impulsions malsaines et s'associer à de telles sorties.

Pauvres gourdes ! Est-ce que tous les moyens barbares de coercition ont jamais atteint leur but ? Au moyen âge, on rouait, on écartelait, on coulait du plomb fondu dans la bouche, on rotissait, on bouillait les faux-monnayeurs, apaches et autres délinquants. Y en avait-il moins qu'aujourd'hui ? C'était tout le contraire.

Dans l'antiquité et dans maintes tribus africaines, aujourd'hui, les vaincus sont châtrés : se bat-on moins pour cela ? Allons donc !

Toutes les piplettes, les vétérinaires ou coupeurs de chats, tous les journalistes chez la portière n'ont pas empêché et n'empêcheront pas la civilisation d'avancer, les murs de s'adoucir, y compris, — ce qui est tout dire — les mœurs judiciaires. Un assassinat de la veille ne va pas renverser des siècles de progrès. Les hommes de bon sens, nombreux encore, le comprennent.

Ceux-là renverront les vétérinaires qui voudraient se rendre intéressants à leurs occupations professionnelles. Qu'ils continuent d'exercer sur les malades des facultés que nous voulons bien croire éminentes.

## Honnêtes fils de famille et « apaches »

Je suis un peu étonné qu'un certain nombre de camarades considèrent le décret du gouvernement sur Biribi comme ayant quelque valeur. Et je suis surpris de voir des socialistes emboîter le pas au gouvernement et lui aider à faire la démarcation entre les « jeunes gens de bonne famille envoyés aux sections de discipline », et les apaches des bataillons d'Afrique.

C'est là le point dangereux de la question de Biribi et celui sur lequel le gouvernement compte bien nous diviser, car il est inquiet de la tourmente que peut prendre notre campagne.

Le décret parle de faire rester en France tous les indisciplinés qui n'ont pas eu de condamnation avant leurs 21 ans. Il continue à envoyer aux Bat d'Af et par là aux sections de discipline d'Afrique et aux pénitenciers, plus terribles que jamais, tous ceux qui ont eu le malheur de ne pas naître avec des rentes et que la vie a contraints à un acte illégal pendant leur adolescence !

L'Humanité admet cette distinction. Mais, nous, nous n'admettons pas qu'on fasse une telle démarcation quand on attaque Biribi.

Biribi, c'est le bloc même de la discipline, des Bat d'Af, des pénitenciers et des travaux publics, c'est tout cela que nous devons arracher. Et si nous laissons un seul bagne militaire subsister

leurs anodines revendications, tombent dans l'enfantillage, mais, chose plus grave encore, ils tendent à devenir dans un temps très rapproché, un gros danger social, un nouveau facteur de conservation, avec lequel, tout tard, il nous faudra entrer en lutte, à moins que nous ne soyons capables, dès maintenant, de les orienter dans un autre sens.

Jusqu'à ce jour, nous nous sommes bornés à constater le danger. On a écrit des pages et encore des pages pour critiquer du dehors.

Or, non seulement c'est insuffisant mais cela ne peut avoir aucune portée pour la raison bien simple que ceux qui s'adressent ces critiques ne les lisent jamais. Ceux qui les lisent n'en retirent aucun profit, car ils sont de puis longtemps fixes sur ce sujet.

Des articles comme celui de Pierrot dans les « Temps Nouveaux » du 9 juillet, sont très bien. (Je n'ai certes pas la prétention de faire aussi bien), mais ils manquent de sens pratique.

Quel est donc cet état d'esprit qui règne parmi nous, et qui fait que nous critiquons toujours du dehors, et n'osons même nous atteler à la besogne ? Je crois que nous trouvons chose qui puisse le libérer, c'est-à-dire s'éduquer, s'instruire.

D'un autre côté, la classe dirigeante a mis à sa tête des hommes qui, si les organisations ouvrières n'y prennent garde, préparent toute une législation qui ne pourra qu'affaiblir les prières combatis de la masse, troubler les esprits et les entraîner dans une voie où il n'y a rien à faire.

Le syndicalisme orienté ainsi, nos dirigeants pourront, pendant longtemps encore, digérer en paix.

Messieurs les syndicalistes, vous voulez le monopole du travail.

Les Syndicats auront le monopole du travail, ils feront la guerre aux non-syndiqués, il faudra payer des sommes énormes pour entrer dans une corporation.

Une nouvelle classe se formera au-dessus des syndicats et ceux-ci deviendront les plus féroces instruments de conservation sociale que nous ayons connus.

Non seulement les syndicats, par

leur anodines revendications, tombent dans l'enfantillage, mais, chose plus grave encore, ils tendent à devenir dans un temps très rapproché, un gros danger social, un nouveau facteur de conservation, avec lequel, tout tard, il nous faudra entrer en lutte, à moins que nous ne soyons capables, dès maintenant, de les orienter dans un autre sens.

Nous avons entrevu une vie si belle que nous éprouvons une répugnance insurmontable devant les contingences dont il nous faut tenir compte.

Et cependant, réfléchissons. Ou nous resterons ce que nous sommes, et nous continuerais notre petite vie mesquine en cherchant à nous illusionner nous-mêmes sur ce que nous sommes, ou, rassemblant nos forces, nous attaquons, par les moyens à notre portée, tout ce qui nous réduit à cette vie mesquine qui ne vaut pas d'être vécue.

Ah ! je sais que si nous acceptons la deuxième de ces alternatives, la besogne est rude, aride, écourante même. Ce n'est pas une besogne d'un jour, ni même d'une année. C'est une longue et pénible besogne d'ensemble qui durera

des années, et c'est justement pourquoi je juge indispensable une entente entre anarchistes.

Et ceci pour plusieurs raisons.

Premièrement, c'est que, — je le sais par expérience, — il vous faudra, dès le début, vaincre votre répugnance. Nous sommes habitués à nos réunions calmes, où l'on discute posément.

La première chose qu'on aperçoit en entrant dans une réunion syndicale, c'est une bande d'agités, discutant dans le bruit, s'injuriant, s'inventant à qui mieux mieux, et, qui plus est, discutant sur des choses qui sont très éloignées de vos conceptions.

Si l'on n'écoute que son tempérament, ce ne serait certainement pas long, et l'on s'en irait vite en faisant claquer la porte.

Et après ? Après, nous continuerais d'être écrasés par l'Etat bourgeois, en attendant que nous le soyons par l'Etat syndicaliste.

Et si j'avais besoin d'un avis plus autorisé que le mien, je le trouverais sous la plume de Grave :

« Cette précision

## PROPOS D'UN PAYSEN

# Lacrainte de l'en-deçà

C'est donc mon tour, Jacques. Tu t'es évertué, avec une maestria de théologien, à édifier un beau château de cartes que la moindre pichenette va fouter par terre. Commengons par ton Dieu fantaisie, abracabalaire et capricieux. Il a, dit-on, créé l'homme à son image. Grand merci ! l'humanité est parfois vilaine, mais elle ne va pas en laideur à la cheville de ce monstre-là.

A quoi bon perdre son temps à essayer de flétrir cet être bizarre et cruel qui ne se plait qu'aux massacres et aux cataclysmes. Il n'y a pas que les jansénistes qui croient à cette méchanceté universelle et éternelle. Le Dominicain Olivier — si tu te souviens de son prêche à Notre-Dame après l'incendie du Bazar de la Charité — nous dépeignait de même ce très haut et tout-puissant malfaiteur.

« Dieu, c'est le mal », a dit Proudhon. « Si Dieu existait, il faudrait l'abolir », a écrit Bakounine, retournant la phrase de l'aristocrate Voltaire : « Si Dieu n'existe pas, il faudrait l'inventer. » Bakounine a raison, il faut tuer ce mort, cette chose inexistante, il faut dissiper cette ombre maudite qui, depuis de longs siècles, pèse sur l'humanité avilie et esclave.

Et souffre, mon pauvre janséniste tardé en plein vingtième siècle, que je te démontre combien tu es en contradiction avec toi-même. La foi, m'a-tu dit, n'a rien à faire avec la raison. Leurs domaines sont distincts, séparés par des cloisons étanches. La foi est une grâce octroyée par un caprice de la Divinité et qui peut être retirée de même sans autre forme de procès. La foi et la raison sont inconciliables et jamais Pascal n'a dû chercher à les concilier. Eh bien ! comment veux-tu que nous foulions la frousse aux riches avec cet épouvantail à moineaux : la peur de l'enfer. S'ils n'ont pas la foi, c'est que ton pauvre et foulu Dieu n'a pas jugé à propos de la leur donner, et qui sait ? peut-être que ce méchant est satisfait des brigandages et des déprédations capitalistes, peut-être que son nerf olfactif se réjouit de l'odeur des charniers et de la pourriture sociale ? Pourquoi pas, et quoi de surprenant dans cette attitude d'un Elre, maître d'une vie où se voient tant de douleurs et de crimes.

Tu nous a beaucoup parlé des jansénistes, du prêt à intérêt de la Constituante de 1789, du christianisme abolissant l'esclavage. Toutes ces affirmations seraient à éprouver mais nous n'avons guère le temps de le faire. Les jansénistes de la Constituante ont proclamé les Droits de l'Homme : la belle foulaison. Ils ont aussi voté la loi Léchapelier, qui ne laissait aucun droit aux ouvriers, et créé la division des citoyens actifs et des citoyens passifs. Ils ont encore applaudis les fusillades du peuple au Champ de Mars en 1791.

Le prêt à intérêt était bien défendu par l'Eglise, de même que l'adultère l'était et l'est encore, mais toutes les prohibitions canoniques n'ont jamais empêché une femme de coupler son mari, ni un usurier de s'enrichir des dépouilles des emprunteurs.

Le christianisme a-t-il aboli l'esclavage ? Pas le moins du monde. Son vrai fondateur, l'ex-Pharisiens Paul de Tarse, faisait un devoir aux esclaves d'obéir à leurs maîtres. Le passage de l'esclavage au servage est dû à l'invasion du monde romain par les barbares. Les causes économiques plus qu'une quelconque doctrine, ont de tout temps déterminé les événements et les transformations historiques.

Pourquoi aussi chercher à étayer la foi avec des arguments scientifiques après avoir établi que la foi et la raison avaient des domaines séparés et étaient inconciliables ? La foi robuste du charbonnier ne peut-elle se suffire, et le miracle et le mystère n'expliquent-ils pas aisément ce qui est inexplicable ?

Tu nous dis aussi que les premiers chrétiens épouvaient les riches par la terreur de l'au-delà. Qui nous le prouve ? Cette société romaine, cruelle et dissoute, où ils firent leur apparition, les regarda d'abord avec curiosité. Volontiers, elle eut adopté le dieu de cette nouvelle secte juive et lui eut trouvé une place dans son Panthéon, si les sectateurs de ce nouveau Dieu n'eussent émis la prétention de lui faire détrôner tous les autres. Si elle sévit contre eux, c'est parce qu'ils furent un instant des révolutionnaires actifs, des Esséniens communistes qui, certes, attaquaient les idoles du paganisme mais qui, parallèlement, ne ménageaient pas César.

Au bout du compte, l'opportunisme de Saint-Paul triompha et le césarisme de Byzance, par calcul et non par peur, adopta le christianisme.

Une autre erreur aussi, à mon avis, c'est ton affirmation de l'athéisme du peuple. Il est vrai que semblables à ton christ légendaire, nous avons été un instant entre deux voleurs — deux bandes de voleurs — La banque juive et la banque catholique. Un moment, la

première a pu se croire en danger. Le triomphe des clercs pouvait lui nuire. Nul doute qu'elle n'ait été pour quelque chose dans l'anticléricalisme d'il y a une trentaine d'années, comme dans son renouveau au moment de l'affaire Dreyfus, mais jamais, au grand jamais, les dirigeants républicains n'ont voulu ôter la religion au peuple.

Et le peuple croit à toutes les Provinces, à tous les sauveurs, à tous les redempteurs. Avidé de changement et de misère, il attend le Robespierre qui fera la Révolution, qui rivera leur clou aux riches, aux curés, aux puissants. S'il ne croit plus au dieu démodé des prêtres, il croit aux députés, aux lois, aux ministres, à l'orateur du coin ou au journaliste d'à côté. Il croira bientôt aux Messies syndicalistes. Bref, il croit à tout et en tout le monde, excepté en lui-même et en son propre effort.

Et nos Seigneurs et maîtres les capitalistes n'ont certes pas peu de ce peuple-là, pas plus que de l'enfer chimérique qui les attend par delà la tombe. C'est la peur de l'en-deçà qu'il faut leur inspirer, la crainte des colères populaires, de la grève révolutionnaire, de l'émeute. Il faut qu'ils sachent qu'ici même des cataclysmes les menacent, que sous leurs pieds le sol chancelle, que sur leur tête sont des bottes ; que la foudre, une foudre dirigée par des mains vengeresses d'ouvriers, va les abattre ; que tout cela, ils le verront bientôt sur la terre et peut-être cette crainte sera pour eux le commencement de la sagesse.

**Père Barbassou.**

## LA CRIMINALITÉ

*A voir la tournée tragique que prennent certains événements et la marche progressive de la criminalité, les partisans de la « manière forte » s'efforcent. Tant que les criminels ne détruisent que des concierges ou des hommes dont la production était peut-être indispensable, ils n'ont rien dit, ils se sont contentés d'appliquer une peine correspondante au délit.*

*Mais voilà qu'on s'attaque à ceux qui défendent la propriété, cause initiale des souffrances humaines. Alors, tout est changé.*

*La presse saisit immédiatement ce prétexte pour demander l'augmentation des effectifs policiers, le rétablissement des peines anciennes, et ne manque pas de faire une odieuse pression sur la mentalité populaire.*

*Pour le travailleur, tombe d'un tout, c'est un accident du travail. Ce sont des faits si communs et qui paraissent à leurs yeux si banals, qu'ils en font des nouvelles en trois lignes.*

*Mais lorsqu'un agent récolte une balle au cours de son service, c'est une victime du devoir,*

*Les bourgeois peuvent faire appel à la répression la plus énergique, c'est un moyen qui ne solutionnera jamais la question de la criminalité. Où trouve-t-elle ses causes ? Dans la misère, dans l'ignorance où croupissent des multitudes inconscientes.*

*Mais détruire ces causes, ce serait faire disparaître le monde bourgeois dont tous ceux qui en profitent se trouvent si bien.*

*C'est pourquoi ce ne peut être que la besogne des plus conscients parmi les exploitants.*

**E. Thaeis.**

## Le Pioupiou de l'Yonne

Le Pioupiou de l'Yonne va paraître prochainement.

Voici le texte de l'appel traditionnel, lancé par les militants révolutionnaires de l'Yonne :

Camarades,

Le Pioupiou aurait bien tort de ne pas faire comme le nègre : il continue.

Il continue avec d'autant plus de cœur, qu'il est l'objet de la plus tendre sollicitude de la part de S. E. Aristide Briand, actuellement premier ministre, qui fut — est-il besoin de le rappeler ? — son défenseur devant les Assises d'Auxerre.

Le Pioupiou aurait bien tort de ne pas utiliser cette occulte et bienfaisante protection.

C'est pourquoi il va, pour la treizième fois, faire son apparition en octobre prochain, à l'occasion du départ des conscrits.

A l'heure où le jeune Briand rêve de briser tout effort gréviste par un essai de mobilisation ou par l'emploi de la troupe ; à l'heure où les conflits entre le Capital et le Travail sont appelés à devenir de plus en plus nombreux ; à l'heure où les progresses de la science rendent de plus en plus monstrueuses et paradoxales les idées de guerre et de Patrie ; à l'heure où l'on s'insurge contre les bagnes militaires et contre le régime ancestral de la caserne, nul ne pourra nier que la diffusion des idées propres au Pioupiou de l'Yonne n'apparaît comme une nécessité absolue.

Jusqu'à présent, nos camarades socialistes, syndicalistes et libertaires ne nous ont pas marchandé leur concours, tant moral que pécuniaire, et nous les en remercions vivement.

Comme par le passé, nous comptions, cette fois encore, sur leur dévouement pour assurer la tâche de diffusion. Ils n'ont qu'à

nous demander au plus tôt nos listes de souscription. Ces listes, ils les feront circuler dans leur entourage, et ils nous enverront leur obbole et celle de leurs amis, avant le 15 septembre prochain.

Merci à tous dès maintenant !

A bas le militarisme ! Salut au Pioupiou n° 13 !

**La Commission de rédaction et d'organisation.**

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration, ainsi que les demandes de Lis de Souscription, au camarade Luc Froment, 14, rue de la Varenne, Toulouse. Faire parvenir les fonds au camarade Albert Bouché, 33 bis, rue Saint-Pélerin, Auxerre. Nous publions les camarades qui nous volontent leurs listes et qui ont droit à autant de numéros qu'il y a de fois 10 centimes souscrits, de nous fixer, quand le chiffre leur paraît trop élevé, le nombre de numéros qu'ils désireraient recevoir.

**Pourquoi nous sommes révolutionnaires**

(Suite et fin)

Nous assistons en ce moment à un grand mouvement d'idées qui se produit en Espagne, contre l'oppression cléricale.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos camarades espagnols luttent contre la tyrannie des sacs à charbon de tout crin et de tout poil, mais c'est surtout depuis le dernier sursaut de révolte qui a agité la Catalogne, depuis l'assassinat de Ferrer et de nombre d'autres militants, plus obscurs peut-être, mais qui n'étaient pas moins intéressants.

La révolte, qui semblait matée à jamais, gronde à nouveau, ce qui démontre d'une façon éclatante que les révoltes même vaincues servent toujours à quelque chose et que le sang versé par les révolutionnaires ne l'est jamais en vain.

Le dégénération qui règne sur la Catalogne et la Vieille Castille paraît être satisfait de cette lutte contre le cléricalisme. Il a raison de l'être, d'un côté parce que tant que son peuple mangeera de la prétraille on le laissera personnellement tranquille. Mais patience, tout vient à son heure, et son tour arrivera plus tôt qu'il ne croit peut-être.

Nous n'avons donc pas à nous plaindre de ce que l'action se localise plutôt sur un point que sur un autre. L'essentiel pour nous, c'est qu'il se fasse quelque chose.

Nous voulons lutter contre tous les préjugés, contre toutes les formes de l'oppression et nous le faisons individuellement chaque fois qu'il nous est possible de le faire.

L'action révolutionnaire collectiviste vient couronner ces efforts individuels et en fait une réalisation vivante. Il est évident que ces efforts collectifs seront toujours concentrés plutôt sur un terrain que sur un autre, car l'individu est presque toujours d'accord avec lui-même tandis qu'il faut un temps quelquefois très long pour s'entendre avec ses camarades.

Lorolut prétend que le plus franc des révolutionnaires c'est Victor Métrie, qui n'a pas craint, lui, d'affirmer son intention de voir instituer un comité de salut public avec la guillotine en permanence pendant la Révolution.

Il serait oiseux que je répète ce que j'ai dit déjà à ce propos et ici même, en temps opportun ; si, après chaque révolution il y eut réaction, c'est tout simplement parce que le peuple n'avait pas reçu satisfaction enfin, ce qui n'empêche que ces révoltes furent utiles, nécessaires et même indispensables, pour nous donner pour l'avenir de profitables leçons. Si ces révoltes n'avaient pas été faites, elles seraient à faire.

Ainsi, par exemple, on aurait eu le plaisir pendant cent ans que le suffrage universel est une utopie et une mystification, nous n'aurions pas été écoutés si nous n'avions pas eu avec nous l'expérience des faits. Nos adversaires auraient été sûrement les plus forts et ils n'auraient pas eu beaucoup de peine pour triompher de nous en étalant devant le populo leurs paradisiaques promesses.

Il est des légendes que seule l'expérience peut et doit détruire. Nous ne pouvons, nous, que tirer des déductions qui peuvent nous paraître très simples et très logiques mais que tout le monde n'a pas la même faculté d'encaisser si facilement.

L'expérience des faits est la meilleure école. Nous sommes enfermés dans un dilemme duquel il faut sortir au plus tôt et sur lequel on a beaucoup trop ergoté.

L'individu fait le milieu, et le milieu fait l'individu.

Et bien ! nous disons, nous, révolutionnaires, que ces deux énoncés sont vrais mais qu'à l'heure actuelle ce n'est pas la majorité des individus qui fait le milieu dans lequel nous croupissons.

Pour le plus grand nombre, les individus supportent ce régime avec rançon et avec dégoût. Il y a longtemps qu'ils en ont soupé. Ce qui manque, à l'heure actuelle, c'est le goût de la lutte. C'est cette répugnance à lutter qui fait la force de nos gouvernements. Mais ce

goût de la lutte ne vient pas de la seule éducation des individus. Il vient de quelque chose d'indéfinissable, d'un souffle qui passe, qui s'envole toujours plus et se transforme en tempête pour emporter finalement tout ce qui se trouve sur son passage ; c'est alors la tourmente révolutionnaire.

Il est indispensable que cette tourmente vienne produire le déclanchement dont je parlais au début, pour couronner nos efforts et les transformer en réalité vivante. Voilà pourquoi nous sommes révolutionnaires !

**J. Goirand.**

## Pour l'Avenir Social

Quand, au mois de décembre dernier, j'ai adressé un appel à tous nos amis pour donner des étreintes à nos enfants, les réponses ont été nombreuses et nous avons réuni une gentille petite somme avec laquelle nous avons pu donner un peu de bonheur à tous nos marmots le 1<sup>er</sup> janvier.

J'adresse aujourd'hui à tous ces mêmes amis — à tous ceux-là, et aux nouveaux qui sont venus nous depuis cette époque — un nouvel et pressant appel. Appel plus anxieux, plus énergique aussi que celui de janvier ; car s'il ne s'agissait alors que de jouets à acheter et d'une bonne journée à faire passer aux enfants, la cause qui me fait aujourd'hui crier à l'aide est beaucoup plus grave. C'est la vie même de l'Avenir Social qui est menacée. Ce ne sont plus des jouets pour nos enfants que nous demandons. C'est la possibilité de leur servir leur abri.

Si belle que soit la propriété que nous habitons — et que tous nos visiteurs ont admiré — elle n'est pas à nous. Nous sommes à la merci d'un propriétaire, et tous les trois mois l'échéance fatale arrive. Or, je n'ai pas pu payer le terme du 15 juillet dernier. Tous ceux qui ont lu notre dernier bulletin ; tous ceux qui sont venus à notre Congrès, comprendront pourquoi. Aujourd'hui, le propriétaire réclame ; c'est dans son droit. *Les affaires sont les affaires, que vous voulez-vous !*

Et ce n'est pas tout. Les contributions non plus ne sont pas payées ; et le percepteur a commencé les frais.

Il faut trouver un billet de mille francs. Il faut le trouver avant la fin du mois. J'ai promis d'acquitter le terme le 25 août et j'ai demandé jusqu'à fin du mois pour les contributions.

A notre Congrès du 3 juillet dernier, les délégués présents des coopératives de la Fédération parisienne ont émis le vœu de fonder, avec le concours de l'Avenir Social, l'Orphelinat des Coopératives de la Fédération. Ce serait, certes, une chose intéressante au point de vue coopératif ; en même temps que cela donnerait à l'Avenir Social une base plus solide et plus stable. Mais il faut quelque temps encore avant que ce projet, qui est mis à l'étude, puisse être réalisé. En attendant, il faut vivre, il faut lutter... et il faut payer le propriétaire. L'heure est critique et nous sommes présents.

Encore un dernier appel, ef, d'avance, merci !...

**MADELEINE VERNET,**

« Avenir Social », à Epône (S.-et-O.).

## Cochon de Pape !

Après avoir précipité la Séparation et être mis à dos l'Allemagne, puis l'Espagne, cette brute de Saint-Pére veut maintenant « déchristianiser la France », expliquent, en larmoyant, les frères Tharard dans une inépte tartine de Paris-Journal.

Ce sacré Pie X en a de bonnes, en effet. Trouvant que les enfants sont un peu grands à onze ou douze ans pour avaler les colossales bourses du catéchisme, il ordonne aux ratichons de leur administrer désormais leur première communion à l'âge de sept ans. Comme ça, plus besoin de catéchisme.

A la bonne heure ! Voilà qui empêche plus d'un enfant d'avoir le cerveau contaminé par ces insanités.

**Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libérateur », c'est de lui faire des abonnés.**

## BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

**Editions Schleicher frères**

**La Géologie**, par H. Guède. Origine et histoire de la Terre, 724 pages, 151 figures.

**La Biologie**, par Ch. Letourneau. Origine et lois de la vie, 500 pages, 113 figures.

**La Botanique**, par J.-L. de Lanessan. Evolution du régime végétal, 50

Ce jeu n'est pas neuf, aussi, les ourdisseuses en ayant saisi le fil, désertèrent l'atelier sans ne plus rien attendre que le bon vouloir de messieurs les patrons, encore ahuris d'une telle audace.

Ce geste qui, en lui-même, est peu de chose, est un bon exemple donné à la corporation des rattacheurs qui, vingt fois plus nombreux, se sont laissé rouler par un politicien socialiste avec la complicité du secrétaire de la Bourse du Travail, quand, aux dernières élections, ils firent mine de se révolter.

Pour ma part, je considère qu'il est intéressant que l'exemple soit donné par les femmes elles-mêmes. Ce qui prouve qu'elles s'intéressent aux problèmes économiques autant, si ce n'est plus, que l'homme, et qu'elles sont capables de faire leurs affaires elles-mêmes sans y mêler les politiciens ou les ronds-de-cuir syndicalistes.

Courage donc ! et bonne chance aux grévistes.

**Théophile Argence.**

VILLEFRANCHE

**COMITE DE DEFENSE SOCIALE**

Lettre ouverte à M. Emile Bender, député de la 1<sup>e</sup> circonscription de Villefranche (Rhône).

Monsieur le Député,

Le samedi 30 juillet avait lieu sous votre présidence, la distribution des prix aux élèves du collège de Villefranche.

Plusieurs membres de notre comité de défense sociale, se trouvèrent assister à cette cérémonie et par eux, nous eûmes connaissance de quelques passages du discours, qu'en voire, qualité de président, vous adressâtes aux jeunes gens qui vous écoutaient.

Relatant les péripéties d'un voyage qu'en tant que membre de la commission d'arbitrage et de paix vous veniez d'effectuer en Belgique et en Hollande (aux frais de la princesse, comme bien s'entend), vous avez raconté au jeune auditoire qui vous écoutait bouchée bée, que là-bas, il vous fut donné de contempler de vieux instruments de torture que l'en ne trouve plus guère que dans les musées, et vous vous êtes écrit : « En France, grâce au gouvernement de la République, depuis longtemps ces instruments de supplice ont disparu. »

Vous nous permettrez, Monsieur le député, de trouver étrange de pareilles affirmations dans la bouche d'un représentant du peuple qui, mieux que personne, devrait savoir à quoi s'en tenir sur les événements sensationnels qui se passent sous la troisième République.

Comment se peut-il, Monsieur le député, que vous soyez seul à ignorer les scandales et les crimes qui, tout dernièrement, ensanglantent les bagnes militaires d'Afrique, plus communément appelés Biribi ?

Le supplice et la mort du jeune Aernout ainsi que celle de Pierre Serre, de même que l'abominable condamnation d'Emile Roussel, comparable seulement d'avoix devant les actes criminels des chauchas de l'armée française ; tout cela vous l'ignorez. L'emploi constant de la simple et double

boucle, du baillon, de la crapaude et même du silo, vous êtes seul à ne pas savoir que cela est toujours en honneur dans l'armée française après quarante ans de république bourgeoise.

Vous paraissiez ignorer également l'admirable mouvement populaire qui, par toute la France a donné lieu à de grandioses meetings pour la suppression des enfers africains ; ou bien si, au contraire, vous êtes au courant de tous ces faits, vous avez alors fait preuve d'une inconscience et d'un cynisme sans égal en affirmant que ces coutumes, indignes d'un pays civilisé, n'existaient plus.

Aussi, afin d'éclairer votre conscience, au cas où réellement, vous n'auriez jamais entendu parler des crimes de Biribi, le Comité de défense sociale de Villefranche m'a chargé de vous faire parvenir divers documents dont il est indispensable que vous ayez connaissance. Ils vous viendront par le même courrier que la présente lettre ; et textes et gravures seront pour vous d'une grande utilité.

Vous pourrez vous rendre compte, en effet, que pour protester contre l'emploi d'instruments de tortures qui, quoi que vous en disiez, existent toujours, et ainsi contre les atrocités qui, chaque jour se commettent à Biribi, des gens se sont rencontrés qui venus de tous les horizons politiques, appartenant à toutes les classes de la société, ont oublié leurs rancunes personnelles pour s'unir dans un magnifique état de solidarité et demander l'abolition de pratiques barbares qui déshonorent l'humanité en général et en particulier le Parlement dont vous faites partie.

Veuillez agréer, Monsieur le député, nos sentiments distingués.

Pour le Comité de défense sociale et par ordre :

**Le Secrétaire,  
GUILLERMAIN.**

**Communications**

PARIS

**Université Sociale**

Dans un précédent numéro, nous avons parlé de la formation d'une Université Sociale par nos amis des Causeries du 4<sup>e</sup>. Nous rappelons le beau programme que compte mener à bien l'Université Sociale :

Camarades.

Un moment où se manifeste parmi nous un réel effort en vue de reconstruire le mouvement anarchiste, est-il bien nécessaire de vous faire remarquer combien il serait utile que nous diffusions d'un local privé, bien à nous, ne dépendant en aucune façon de la complaisance d'un cabaretier ?

Afin d'avoir ce lieu de réunion, où nous pourrions jouir de la plus entière liberté et sans que les camarades soient obligés de s'imposer d'innutiles dépenses en consommations, nous avons décidé de louer, à bail, un local au milieu même de Paris, en plein centre, et, par conséquent, avec toutes facilités de communication.

Ce local permettra à tous nos amis de se réunir quand bon leur semblera, chacun pourra y

**EN VENTE AU « LIBERTAIRE »**

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libraire, 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

**BROCHURES**

**ANARCHISME**

|  |           |
|--|-----------|
| Les Martyrs de Chicago .....   | 0 05 0 10 |
| Aux Jeunes gens (Kropotkine) .....                                     | 0 10 0 15 |
| La morale anarchiste (Kropotkine) .....                                | 0 10 0 15 |
| Communisme et anarchie (Kropotkine) .....                              | 0 10 0 15 |
| L'Etat et son rôle historique (Kropotkine) .....                       | 0 25 0 30 |
| Entre paysans (Malesta) .....  | 0 10 0 15 |
| Aux anarchistes qui signent (Ch. Albert) .....                         | 0 10 0 15 |
| A B G du libertaire (Lermontov) .....                                  | 0 10 0 15 |
| L'Anarchie (Malesta) .....   | 0 15 0 20 |
| L'Anarchie (A. Girard) .....   | 0 05 0 10 |
| Évolution et Révolution (E. Reclus) .....                              | 0 10 0 15 |
| Arguments anarchistes (Beaure) .....                                   | 0 20 0 25 |
| La Question sociale (S. Faure) .....                                   | 0 10 0 15 |
| Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure) .....                  | 0 15 0 20 |
| Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave) .....                  | 0 10 0 15 |
| Le Patriote, par un bourgeois, suivi des Déclarat., d'Emile Henr. .... | 0 15 0 20 |
| Le Congrès anarchiste d'Amsterdam .....                                | 1 25 1 35 |
| Rapports au congrès antiparlementaire .....                            | 0 50 0 60 |
| Déclarations d'Ettiene .....   | 0 10 0 15 |

**ANTIMILITARISME**

|   |           |
|---|-----------|
| Le manuel du soldat .....                 | 0 40 0 15 |
| La chaise à canon (Manuel Devaides) ..... | 0 15 0 20 |
| Aux conscrits .....                       | 0 05 0 10 |
| Lettres de pioupious .....                | 0 10 0 15 |
| Le Militarisme (Ficher) .....             | 0 10 0 15 |
| L'Antimilitarisme (Hervé) .....           | 0 20 0 15 |
| Colonisation (Jean Grave) .....           | 0 10 0 15 |
| Contre le brigandage marocain .....       | 0 25 0 20 |
| La Révolte du 17 .....                    | 0 10 0 15 |

**SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)**

|   |           |
|---|-----------|
| Pages d'histoire socialiste (Tcherekoff) .....                            | 0 25 0 30 |
| La loi des salaires (J. Guesde) .....                                     | 0 10 0 15 |
| Le droit à la paresse (Lafargue) .....                                    | 0 10 0 15 |
| Boycottage et sabotage .....  | 0 20 0 15 |
| Le Machinisme (Jean Grave) .....  | 0 10 0 15 |
| Grève et Sabotage (Fortune Henry) .....                                   | 0 45 0 15 |
| L'A B C syndicaliste (Georges Yvetot) .....                               | 0 10 0 15 |
| La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettaud) ..... | 0 10 0 15 |
| Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Slackelberg) ..... | 0 10 0 15 |
| Les Maisons qui tuent (M. Petit) .....                                    | 0 10 0 15 |
| Le Salariat (Kropotkine) .....  | 0 10 0 15 |
| Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave) .....               | 0 10 0 15 |
| Grève générale réformiste (C. G. T.) .....                                | 0 40 0 15 |
| Le Syndicat (Pouget) .....  | 0 10 0 15 |
| Les lois scolaires .....  | 0 25 0 30 |
| La grève générale (Aristide Briand) .....                                 | 0 05 0 15 |
| Syndicalisme et révolution (D' Pierrot) .....                             | 0 10 0 15 |
| Le parti du travail (Pouget) .....  | 0 10 0 15 |
| La Lemière socialiste (Hervé) .....                                       | 0 10 0 15 |
| Le désordre social (Hervé) .....  | 0 10 0 15 |
| Vers la Révolution (Hervé) .....  | 0 10 0 15 |
| Politique et socialisme (Ch. Albert) .....                                | 0 00 0 65 |
| Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malat) ..... | 0 10 0 15 |
| Villages parlementaires (Luisant) .....                                   | 0 10 0 15 |

**CARTES POSTALES**

|  |           |
|--|-----------|
| Portraits de Ferrer et de S. Villafranca .....   | 0 10 0 15 |
| La mort de Ferrer (Leurs arguments) .....        | 0 10 0 15 |
| Vues de l'Avenir social (12 cartes) .....        | 0 75 0 95 |
| Vues de « La Buche » (12 cartes) .....           | 0 60 0 70 |
| Cartes postales anticléricales (10 cartes) ..... | 0 60 0 70 |

**VOLUMES**

**ANARCHISME**

|   |           |
|---|-----------|
| L'Anarchie (Kropotkine) .....                 | 1 10 1 10 |
| L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave) ..... | 2 75 3 25 |
| La conquête du Pain (Kropotkine) .....        | 2 75 3 25 |

étudier sérieusement, grâce à une bibliothèque que nous constituerons dans ce but. Ensemble, nous fonderons une véritable U. P. Sociale, avec conférences suivies et variées. Une permanence est prévue et y sera établie.

Enfin, nous organiserons dans notre local des fêtes de propagande et des soirées de famille, en dehors des dates réservées aux réunions de groupes qui y auront leur siège; rien ne sera négligé pour accroître l'étendue du mouvement grandiissant.

Nous n'insistons pas, convaincus que vous partagerez notre désir, nous comptons sur votre aide et sur l'aide de vos amis pour soutenir l'œuvre naissante.

Samedi, 27 août, à 8 h. 30, salle du Restaurant Coopératif, 49, rue de Bretagne, soirée de propagande avec le concours des camarades du Groupe Théâtral du 20<sup>e</sup>.

Conférence par H. Antoine fils:

dans les œuvres de Paul Paillette.

Le produit de cette fête est destiné à la location d'un local.

Le vendredi 26 août, réunion au local des

salle Didier, 40, rue Charles-Nodier, 40, au Pr. Saint-Gervais, causeuse sur : « Qu'est-ce que l'Individualisme ? » Tous les libertaires sont priés d'y assister.

**BORDEAUX**

Groupe d'Education, 35, rue des Menuts. — Les camarades qui considèrent qu'il est nécessaire d'être débarrassé des préjugés pour se livrer utilement à l'étude de la question sociale feront tous leurs efforts pour nous aider à conserver le local de l'U. P. On fera tous les samedis une causeuse ou une lecture.

Samedi : « Absurdité de la Propriété. » Prière d'y amener des jeunes gens.

**LYON**

La réunion-congrès qui avait été annoncé pour Rive-de-Gier aura lieu à Lyon dimanche 28 août, à 10 heures du matin, salle Chamaran, 28, rue Paul-Bert.

Création d'un organe anarchiste régional.

Que les groupes et les camarades qui ne pourront être présents fassent connaître leur avis par lettre.

Vendredi 26 août, réunion du groupe.

Prochainement, au Palais de Glace, grand meeting avec le concours de Berthet, du comité de Défense de Saint-Etienne, et Miguel Almeida, du Comité de Défense de Paris : Biribi, l'Affaire Ennoult-Roussel.

**PONTOISE**

Groupe d'Etudes Sociales. — Réunion du groupe le samedi 27 août, lieu à Lyon 30, au siège social, 14, rue Delacour (place du Grand-Martroy).

Fête familiale, chants, monologues, etc. des camarades.

**MARSEILLE**

Comité de Défense Sociale de Marseille. — Dimanche 28 courant